

POÈMES – L'ART DU TACT ET L'ART DU TEXTE : POÉSIE ET DIPLOMATIE

28 mars 2022 – Salle XX, Palais des Nations

Paix

Salah Stétié

La paix, je la demande à ceux qui peuvent la donner
Comme si elle était leur propriété, leur chose
Elle qui n'est pas colombe, qui n'est pas tourterelle à nous ravir,
Mais simple objet du cœur régulier,
Mots partagés et partageables entre les hommes
Pour dire la faim, la soif, le pain, la poésie
La pluie dans le regard de ceux qui s'aiment

La haine. La haine.
Ceux qui sont les maîtres de la paix sont aussi
les maîtres de la haine
Petits seigneurs, grands seigneurs, grandes haines toujours.
L'acier est là qui est le métal gris-bleu
L'acier dont on fait mieux que ces compotes
Qu'on mange au petit déjeuner
Avec du beurre et des croissants

Les maîtres de la guerre et de la paix
Habitent au-dessus des nuages dans des himalayas,
des tours bancaires
Quelquefois ils nous voient, mais le plus souvent
c'est leur haine qui regarde :
Elle a les lunettes noires que l'on sait

Que veulent-ils ? Laisser leur nom dans l'histoire
À côté des Alexandre, des Cyrus, des Napoléon,
Hitler ne leur est pas étranger quoi qu'ils en disent :
Après tout, les hommes c'est fait pour mourir
Ou, à défaut, pour qu'on les tue

Eux, à leur façon, qui est la bonne, sont les serviteurs d'un ordre
Le désordre, c'est l'affaire des chiens – les hommes, c'est civilisé
Alors à coups de bottes, à coups de canons et de bombes,
Remettons l'ordre partout où la vie
A failli, à coups de marguerites, le détraquer

À coups de marguerites et de doigts enlacés, de saveur de lumière,
Ce long silence qui s'installe sur les choses, sur chaque objet,
sur la peau heureuse des lèvres,
Quand tout semble couler de source comme rivière
Dans un monde qui n'est pas bloqué, qui est même un peu ivre,
qui va et vient, et qui respire...

Ô monde... Avec la beauté de tes mers,
Tes latitudes, tes longitudes, tes continents
Tes hommes noirs, tes hommes blancs, tes hommes rouges,
tes hommes jaunes, tes hommes bleus
Et la splendeur vivace de tes femmes pleines d'yeux et de seins,
d'ombres délicieuses et de jambes
Ô monde, avec tant de neige à tes sommets et tant de fruits
dans tes vallées et dans tes plaines
Tant de blé, tant de riz précieux, si seulement on voulait
laisser faire Gaïa la généreuse
Tant d'enfants, tant d'enfants et, pour des millions
d'entre eux, tant de mouches
Ô monde, si tu voulais seulement épouiller le crâne chauve
de ces pouilleux, ces dépouilleurs
Et leur glisser à l'oreille, comme dictée de libellule,
un peu de ta si vieille sagesse

La paix, je la demande à tous ceux qui peuvent la donner
Ils ne sont pas nombreux après tout, les hommes
violents et froids
Malgré les apparences, peut-être même ont-ils encore
des souvenirs d'enfance, une mère aimée,
un très vieux disque qu'ils ont écouté jadis
longtemps, longtemps

Oh, que tous ces moments de mémoire viennent à eux
avec un bouquet de violettes !
Ils se rappelleront alors les matinées de la rosée
L'odeur de l'eau et les fumées de l'aube sur la lune.

Au voyageur
Elena Vcarescu

Toi dont le pas est d'or dans la blancheur d'été,
Que ton ombre se berce heureuse à ton côté,
Ô voyageur qui nous envies
De ne jamais quitter l'ombre du puits penchant,
Et de ne pas courir dans l'aube ou le couchant
Plus loin que l'eau de nos prairies.

[...]

Tu ne sais rien, tu vas sur les chemins si longs,
Rien qu'à te voir passer déjà nous t'appelons
Celui que l'on attend sans cesse.

[...]

Va, saisis dans tes bras l'heure des beaux retours.

La muraille intérieure de Tokyo

Paul Claudel

Le sort d'un point à un autre me promène sans aucune espèce d'égard ou de transition.
Il faut que je m'arrange comme je peux de ce Brésil qui se juxtapose au Japon.
La vie des autres va son pas dans le paysage continu.
La mienne suit sa ligne sur des feuilles interrompues.
Et parmi les circonstances pour moi d'un seul coup qu'on déplace comme des panneaux de papier,
Mon âme furtivement passe entre les mondes décollés.

Mon pays

Elena Vcarescu

Oui, j'ai su dès les jours de l'enfance vivace
La liberté naïve et la limpide audace,

Et, pressant l'avenir sur mon cœur indompté,
J'ai marché dans ma force et dans ma liberté ;

J'ai balancé mon rêve ainsi qu'un feu de cierge
Dans la lumière en fleur où l'Orient émerge,

Et j'entendais au bruit de mon vœu dévorant
Ma race qui chantait en moi comme un torrent.

Libre et rude ouragan, j'écoutais par mes veines
Se ruer des héros et se traîner des reines.

Et parmi les ardeurs des rapides combats
Dans les barbares jeux des aïeux au front bas,

Se glisser, serpent d'or, la Byzance asservie,
Et toi, voluptueuse et tendre Moldavie.

On m'enseignait à vivre avec les bras ouverts,
Pour y recevoir Dieu, l'amour et l'univers...

[...]

Je ne suis plus moi-même, ô terre, je suis vous.

Connaissance du temps

Paul Claudel

Cependant à toutes les heures de la terre, il est toutes les heures à la fois ; à chaque saison, toutes les saisons ensemble.

Pendant que l'ouvrière en plumes voit qu'il est midi à la Pointe-Saint-Eustache, le soleil de son premier rayon ras troue la feuille Virginienne, l'escadre des cachalots se joue sous la lune australe. Il pleut à Londres, il neige sur la Poméranie, pendant que le Paraguay n'est que roses, pendant que Melbourne grille.

Contacts et circonstances

Paul Claudel

Comme il y a une marée de l'océan et une marée de l'atmosphère, il y a entre les différentes tribus de l'humanité une espèce de balance barométrique des âmes, des cœurs et des imaginations. Je veux dire qu'entre les divers peuples, entre les diverses civilisations, il y a un contact psychologique plus ou moins avoué, un commerce plus ou moins actif, un rapport comme de poids et de tensions diverses qui se traduit par des courants et par des échanges, par cet intérêt qui ne naît pas seulement de la sympathie, mais de la réalisation d'un article idéal, dont la conscience d'une certaine insuffisance en nous fait naître le besoin, un besoin qui essaye plus ou moins gauchement de se traduire par l'imitation. Tantôt la balance dont je viens de vous parler se traduit par un actif, et tantôt par un passif. Tantôt un peuple éprouve la nécessité de se faire entendre, et tantôt – et pourquoi pas en même temps ? – celle de se faire écouter, celle d'apprendre et de comprendre.

Pain

Gabriela Mistral

On a laissé un pain sur la table,
moitié brûlé, moitié blanc,
picoré sur le dessus et ouvert
en mies blanches comme flocons.

Il me paraît neuf ou comme non vu,
et rien d'autre que lui ne m'a alimentée,
mais en roulant sa mie, somnambule,
j'ai oublié toucher et odeur.

Il a l'odeur de ma mère donnant son lait,
l'odeur de trois vallées par où je suis passée :
celle d'Aconcagua, de Patzcuaro, d'Elqui,
et celle de mes entrailles quand je chante.

Il n'y a pas d'autres odeurs dans la pièce
et c'est pourquoi il m'appela ainsi ;
et personne non plus dans la maison
sauf ce pain ouvert sur une assiette,
qui de son corps me reconnaît
et que du mien je reconnais.

Fut mangé sous tous les climats
le même pain entre cent frères ;
pain de Coquimbo, pain de Oaxaca,
pain de Santa Ana et de Santiago.

En mes enfances je lui connaissais
forme de soleil, de poisson, de halo,
et ma main connaissait sa mie
et sa chaleur d'oisillon emplumé...

Plus tard je l'oubliai, jusqu'à ce jour
où nous nous rencontrâmes tous deux,
moi avec mon corps de vieille Sarah
et lui avec le sien de cinq ans.

Amis morts avec qui je le mangeai
dans d'autres vallées, sentez la buée
d'un pain en septembre moulu,
et fauché en Castille en août.

C'est un autre et c'est lui que nous mangeâmes
en des terres où vous êtes couchés.
J'ouvre sa mie et vous donne sa chaleur ;
je le retourne et vous porte son haleine.

J'ai la main qui déborde de lui
et le regard posé sur ma main ;
et je livre un pleur repent
de cet oubli de tant d'années,
alors mon visage vieillit
ou renaît de cette découverte.

Comme la maison se trouve vide,
restons ensemble, les retrouvés,
sur cette table sans viande ou fruit,
tous deux dans ce silence humain,
jusqu'à être à nouveau unis
et que notre jour soit fini...

Le balcon *Octavio Paz*

Immobile
au milieu de la nuit
non à la dérive des siècles
ni couchée
clouée
comme idée fixe
au centre de l'incandescence
Dehli
Deux hautes syllabes
entourées de sable et d'insomnie
A voix basse je les dis

Rien ne bouge
mais l'heure grandit
se dilate
C'est l'été
houle qui se répand
J'entends vibrer le ciel bas
sur les plaines en léthargie
Masses énormes conclave obscène
nuages pleins d'insectes
écrasant
d'indécises formes naines
(Demain elles auront un nom

avec lui je commence
en lui je me perpétue

Accoudé au balcon

je vois
ce lointain si proche
Je ne sais comment le nommer
même si je le touche par la pensée
La nuit qui coule à pic
la ville comme une montagne éboulée
blanches lumières bleues jaunes
phares soudains murs d'infamie
et les grappes terribles
les monceaux d'hommes et de bêtes par terre
et leurs rêves enchevêtrés comme ronces.

Vieille Dehli fétide Delhi
ruelles places mosquées
comme un corps tailladé
comme un jardin enterré
Depuis des siècles la poussière pleut
ton manteau les tempêtes de sable
ton oreiller une brique en éclats
Dans une feuille de figuier
tu manges les restes de tes dieux
tes temples sont des bordels d'incurables
tu es couverte de fourmis
cour à l'abandon
mausolée effondré
tu es nue
comme un cadavre profané
on t'arracha bijoux et linceul
Tu étais couverte de poèmes
tout ton corps était écriture
souviens-toi
recouvre la parole
tu es belle
tu sais parler chanter danser

Delhi
deux tours
plantées dans la plaine
deux hautes syllabes
Je les dis à voix basse
accoudé au balcon
cloué
non pas au sol
en son vertige
au centre de l'incandescence
Je fus là
je ne sais où
Je suis ici
où *je ne sais*

Non la terre
le temps
dans ses mains vides me soutient
Nuit et lune
courses de nuages
frémissement d'arbres
stupeur de l'espace
infini et violence dans l'air
poussière irritée qui s'éveille
lumières sur l'aéroport
rumeur de chants du côté du Fort Rouge
Lointains
pas d'un pèlerin musique vagabonde
sur ce fragile pont de mots
L'heure m'élève
le temps a faim d'incarnation
Au-delà de moi-même
quelque part j'attends ma venue.

Départ

Indran Amirthanayagam

Ce verbe, partir,
bête de somme,
presque quotidien,
de mon vocabulaire,

la naissance, voilà
le premier exil, cloué
à la roue, tu seras
bientôt et toujours

Ce soir des savoirs
d'une vie
mouvementée
que j'ai récoltés

Y-a-t-il
d'autres vérités
capables d'éclairer
les mystères du départ?

Un soleil qui se lève
à minuit, sur l'autre rive,
le transport d'un corps
à toute vitesse de Londres

à Paris—un cadeau
de bois, écrit au sang,
dessiné sur le reçu
d'une boîte de nuit,

peu importe, je parle

de signes. Cette
séparation, l'adieu,
ce départ définitif,

on ne peut pas sauver
un corps vivant
dans une boîte à bijoux--
C'est un mort, un enterrement,

la reconnaissance
d'une absence déjà établie;
on devient ombre,
l'orage qui ravage

la côte enlève les taudis
que tu as batis pour enfermer
ta flamme, toutes les flammes
sont éteintes, des humeurs

âcres soufflent. Il n'y a pas
de bouquets de jasmin,
de poissons frais, de mangues.
pas de fête, on parle

d'un départ, d'un adieu,
souterrain, sous
la couverture de la nuit,
à l'aube vers le soleil

dans un avion furtif;
on parle de sanglots
et de grands feux
de déchets.

Toutes les adresses,
les coordonnées,
tous les souvenirs d'une vie,
on est obligé de les revoir;

choisis ce que tu veux
garder, jette le reste,
on ne peut pas emporter
toute la vie partout,

forcément, on devient sage,
moins gras, on reconnaît
que la vie célibataire,
d'un curé,

n'importe quelle vie
hors de la vie
que tu mènes
n'est plus pour toi.

Ce qui te reste,

c'est le départ
et son vocabulaire,
sortir, partir, s'en aller.

Une carte plus loin que l'Abyssinie

Indran Amirthanayagam

Je ne sais rien. La catastrophe demande une réponse
à mesure, un saut plus haut du néant, de ne jamais
accepter le silence quand la langue est prête
à recevoir les signaux de l'esprit,

pour les mesurer dans les vers. C'est une joie absolue
de jouer avec des rimes, la douceur et la force
émotionnelle qui nous abiment, de les gérer,
d'être maître de la maison du poème

même si la maison autour de la vie que tu mènes
est en train d'effondrer, ou bien de changer
de forme, de disparaître comme l'avion
que tu as pris pour t'envoler avec l'idée

de retourner, et même si tu es revenu et reparti
plusieurs fois, même si tu écris dans la langue
découverte encore dans cette île, à la fin
de la journée tu restes seul avec tes souvenirs.

Qu'est-ce que nous offre de plus la vie d'anticipations,
de plans et de projets? Bien sûr, dans la maison
de la poésie il n'y a pas d'inconvénient
avec le poète qui écrit au milieu de l'orage,

quand il fait beau, quand la mort enfourche
son cheval pour galoper dans la rue devant.
Et lui, assis, devant son écran, devant son bureau
et la fenêtre. Et toi ailleurs plus loin que l'Abyssinie.

Le pays à côté

Indran Amirthanayagam

Viens avec moi. La porte est ouverte,
la citerne pleine, et il y a toute une île
pour explorer, un univers dans la mer
et sur la terre. Mais en même temps
rebondit la question, pour combien
de temps? Un mois, un an, une vie?
Et si le chat a neuf vies
pourquoi pas l'homme, à l'étranger,
de pays en pays jusqu'à l'arrivée
au pays sans chapeau, la Rue de l'Enterrement
dans le cœur du nœud, en centre-ville?

La bougie (oiseau migratoire)

Indran Amirthanayagam

Je dois te dire que j'allume une bougie dans mon esprit
et je prie que la lumière dure toute la nuit et qu'elle ne sera pas
éteinte par un homme trop craintif, trop fou, trop jeune
dans sa pensée. On doit s'embrasser même dans l'obscurité,
accepter l'un et l'autre sa liberté absolue pour s'envoler
jusqu'aux autres confins de la terre pour y découvrir
que le monde est rond et l'amour n'a pas de choix,
la route migratoire déjà faite, que retourner, retourner.

À l'écoute

Indran Amirthanayagam

Oui, c'est vrai
la diplomatie est
une responsabilité,
représenter un peuple
est un privilège,
et tout ça,
mais, quelquefois,
elle pèse comme un fardeau,
il faut prudence garder,
garder silence
alors que le cœur
voudrait crier.

Conseil d'un vieux

Indran Amirthanayagam

Elle est une fille
et toi, jeune encore
mais pas trop.

Je suis vieux.
Pardonne-moi
si je te parle

de mon expérience.
Est-ce que tu fumes?
Tu bois? Si tu as laissé

ces choses
dans le passé
tu gagneras

dix ans de plus.
Après viendra
le déclin inévitable.

Est-ce que tu es
capable de résister
et ne pas te marier?

Jouissez-vous
de la vie ensemble
pendant ces années

vigoureuses mais
ne vous enchaînez pas.
Et après?

Laisse-la partir.

Je suis poète

Indran Amirthanayagam

Je suis poète donc j'écris
Car par la plume je suis
Et par ce puissant instrument
S'écouleront de mes veines des vers de sang

Je suis poète donc je saigne
Car sur chaque centimètre de feuille
Je voudrais imprimer ma douleur
Et dire à ce monde combien pleure mon cœur

Je suis poète donc je pleure
Et je voudrais que mes pleurs viennent grossir le torrent amer
De larmes des indignés qui hurlent leur colère

Je suis poète donc je crie
Je crie en lieu et place des démunis
Des sans plumes et des sans voix
Qui se font rire au nez par les rois

Je suis poète donc je ris
Et mon rire nerveux est mon unique réponse
Ma fuite en avant pour échapper au cynisme de ce monde

Je suis poète donc je fuis
Car poète, je n'en demeure pas moins un homme,
Un lâche qui comme les autres détourne son regard
Et se réfugie dans l'écriture

Je suis poète donc j'écris
Car par la plume je suis
Et par ce puissant instrument
Je sublimerais mon impuissance en glaive justicier

Je suis poète